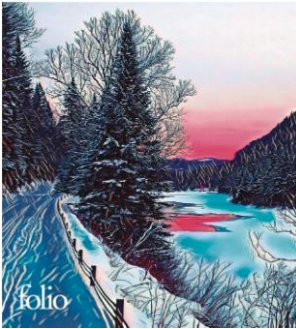


L'enfant rivière, Isabelle Amonou



Avertissement : le roman entretenant un certain suspense, qui n'a pas lu le livre et désire le faire pourrait regretter d'avoir d'abord pris connaissance de mon « point de vue », qui éclaire par trop l'intrigue !

« Le roman des grands espaces : la preuve, par la littérature, que l'on est ce que l'on fait. Une invitation à la sculpture de soi. »

Cette phrase de François Busnel, au sujet du mouvement *Nature Writing*, pourrait être mise en exergue au roman d'Isabelle Amonou. D'abord parce que la nature omniprésente est autre chose qu'un décor, elle est traitée en partie prenante de l'intrigue, un énième personnage en quelque sorte. La rivière tout particulièrement, « à la course monstrueuse », qui marque la limite entre le Québec francophone et l'Ontario anglophone, qui fascine par sa beauté violente, qui peut détruire l'œuvre de l'homme et submerger les villes. La rivière que l'on défie et affronte, autour de laquelle s'organise la vie et dans laquelle Zoé « avait besoin de se nettoyer » si sa conscience la tourmentait. La forêt aussi, protectrice ou recelant des pièges, refuge des migrants et de la faune, qui sur l'œuvre de l'homme reprend ses droits mais souffre des dérèglements climatiques. Ensuite, parce que le roman trace le portrait de deux femmes qui, sortant de leur chrysalide, deviennent enfin elles-mêmes :

- Camille/Kimi, femme autochtone de la tribu des Algonquins, arrachée enfant à sa famille, à sa culture et à sa langue, a occulté son indianité, refusé de transmettre à ses enfants Zoé et Clément cette part constitutive de leur être. Au fil des jours, au gré des événements, elle laissera émerger la femme libre et debout, comme en une lente résurrection. Son histoire, elle ne l'avait pas mise en paroles, mais en tableaux, qu'elle décidera enfin d'exposer : « *Sa petite-fille avait raison, elle devait parler. Elle attendrait qu'ils soient tous là. Elle leur parlerait de l'exposition à venir, de son frère* ». À sa fille, elle fait cette émouvante confidence : « *Je n'étais pas là. J'étais là pour personne. Je me suis dit que peut-être... je me suis dit que maintenant j'avais envie d'être là. Pour toi et pour le petit* ».
- Zoé, qui se prétend sans racines vit dans le déni, accordée à la violence, à la force et à la sauvagerie de la nature : « *... née d'une mère autochtone et d'un père descendant des Français... Elle se contentait d'être Zoé. Elle était à la fois la victime et l'opresseur* ». Mais au terme de ce qui pourrait s'apparenter à un parcours initiatique, elle décide de « *laisser derrière elle la jeune fille sauvage et les bras des hommes morts pour devenir une vraie femme vivante* ». Elle, à qui « *étaient venues les écailles pour se protéger, les nageoires pour fuir et les dents pour mordre* », se reconstruit. À son sujet Isabelle parle de « *rédemption* ». En revanche, son frère Clément, qui s'est rapproché de la Réserve, a toujours revendiqué cette part indienne en lui, de même que sa fille. Tous deux auraient aimé que Camille/Kimi leur transmette ce que, de sa culture ancestrale, elle avait pu garder.

Le roman est donc le récit d'une quête. Quête de soi-même. Quête de l'enfant Nathan disparu, dans un monde en pleine transformation. Nous sommes en 2030/2040, mais plus que de s'inscrire dans une véritable dystopie, Isabelle choisit d'établir une continuité entre notre présent et le futur : le désastre climatique s'accroît, inondations, tornades, incendies spontanés bouleversent la planète ; le système d'immigration s'inverse puisque la ruine des États-Unis fait fuir la population vers le Nord et qu'un mur se construit entre Canada et Alaska, derrière lequel on repousse les migrants. Si Zoé, chasseuse de primes, fait profession de capturer les enfants perdus, qui hantent la forêt et survivent en « *chasseurs, cueilleurs, voleurs* », que l'on place dans des camps de détention et déporte en Alaska, c'est qu'elle a la conviction de retrouver parmi eux son fils Nathan, mystérieusement disparu depuis six ans.

L'intrigue se resserre autour d'un groupe de ces jeunes migrants, que Zoé épie et traque comme des proies, dans la forêt. Elle observe un couple, Hugo et Pamela ; "Pam", qui est enceinte, a perdu son petit frère. En eux, elle voit un reflet de sa propre histoire, mais elle remarque surtout un garçon, le Kid, qu'elle pense être son fils Nathan. Car Zoé – est-ce sa part indienne — aurait-elle, en dépit de sa formation scientifique de biologiste, des intuitions, un sixième sens qui lui permettrait de savoir que Nathan est toujours en vie ? Elle capturera Pam, qu'elle livrera aux autorités, puis le Kid. Une tendre complicité naîtra entre l'enfant et Camille/Kimi, la femme donnant à l'enfant ce qu'elle n'avait pu donner à Zoé.

Au-delà de l'intrigue, le roman lance des pistes de réflexion nombreuses. Sur le couple Zoé-Thomas, aux valeurs traditionnelles inversées, qui déjoue les stéréotypes, Zoé se montrant mère aventureuse, imprudente, et Thomas tremblant toujours pour l'enfant ; sur le rôle de parents, et la question se pose de savoir s'il est bon de donner la vie dans ce monde en décomposition ; sur les rapports familiaux, sur l'inceste au sein de la famille puisque Zoé a été victime d'abus sexuels de la part de son père ; sur la transmission des valeurs ; sur la culpabilité, celle que l'on se rejette à la disparition de l'enfant, celle que Zoé éprouve pour ne pas avoir aidé son père coincé sous les débris du chalet lors de la tornade ; sur notre position face aux flots migratoires, et les centres de détention où on enferme les migrants rappellent la tragique histoire des Algonquins, qui nous est délivrée peu à peu au cours du récit ; sur le racisme ordinaire, du père de Zoé envers les migrants, du père de Thomas envers Zoé, de l'État qui par la Loi sur les Indiens, et jusqu'à la Commission de vérité et réconciliation, a destitué Camille de ses droits, au prétexte qu'elle avait épousé un Blanc ! Réflexion encore sur ce que pourrait être un supposé retour à la nature, sur la violence qui nous habite et se manifeste dans notre rapport aux autres.

Tout au long du récit, l'écrivaine a semé des indices, elle a délivré peu à peu et non en bloc les informations, obéissant aux codes du thriller. La dernière partie du livre, la plus américaine, adopte, selon moi, les codes du western lorsque la bande aux ordres de Hugo, voulant reprendre le Kid ou Pam investit les lieux. L'écriture se fait cinématographique, le lecteur peut visualiser la scène, de même que, par le regard de Zoé, il découvrirait la rivière et ses rapides, ou le campement de Hugo. La précision des lieux nommés, les deux villes Gatineau et Ottawa face à face, le pont sur la rivière des Outaouais nous permettent de concrétiser le décor.

Est-il possible en refermant le livre de garder des doutes sur l'identité de Nathan ? Pour Thomas, incrédule (comme le Thomas de la Bible ?) qui mourra lors de l'attaque du chalet, le fait que le garçon ait reconnu le chien, l'ait appelé *Bazar* et non Balthazar, aurait pu lever les doutes. Le chien d'ailleurs "court" dans tout le récit... Quant à Zoé, dont le prénom vient du grec qui signifie « vie », elle a noté les ressemblances physiques du Kid avec Nathan. Charismatique, elle reste jusqu'au bout maîtresse du jeu, et le lecteur ne recevra pas de réponse : au médecin John, pour l'analyse ADN qu'on la presse de faire, elle donnera non les cheveux du Kid mais ceux que de Nathan enfant elle avait conservés. Pourtant, elle comprendra que pour gagner la confiance et l'affection du Kid, apprivoiser l'enfant sauvage, il lui faut, passant outre à sa jalousie, aller rechercher Pam de l'autre côté du mur ! Très symbolique est la scène d'accouchement de Pam, qui a lieu sur la route du retour, sous l'égide de Kimi/Camille, et Le Kid baptise le bébé du nom de Wolverine.

Et pour terminer sur une note d'espoir, reprenons à notre compte l'affirmation de Thomas qui au sujet des enfants dit : « *L'optimisme. Il faut leur laisser l'optimisme. Et l'amour* ».